

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 48

Artikel: Le train le plus rapide du monde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette constatation l'ennuie.

Il s'en ouvre à sa femme.

— Il me manque trois cents francs pour payer la traite Robichard, lui dit-il.

— Te voilà bien embarrassé, répond Mme Savonot; tu les trouveras facilement: nous avons assez d'amis qui seront enchantés de nous rendre service.

— D'autant plus, répond Savonot, que ce n'est que pour quelques jours.

— Va au plus près, chez les Duru, ils s'empres- seront de te les donner.

Savonot n'a jamais rien emprunté. Il n'est pas rassuré. Il a tellement entendu dire que lorsque l'on a besoin d'argent, tous les amis vous ferment leur bourse, qu'il craint un refus.

Il se rend chez les Duru.

Ce sont des amis: leurs femmes ont été camara- des de pension; ils se voient journellement, dînent chez l'un chez l'autre. Duru occupe une haute situation financière; il est impossible qu'il n'accueille pas sa demande.

On introduit Savonot.

— Ah! c'est vous, mon cher ami! s'écrie Duru; quel heureux hasard me procure le plaisir de votre visite?

— Ce n'est pas le hasard.

— Vous avez quelque chose à me dire, tant mieux! Justement, ma femme s'habille pour aller voir la vôtre.

— Je viens vous prier de me rendre un petit ser- vice, dit Savonot mis à l'aise par cet accueil.

— Avec le plus grand plaisir; vous voulez peut- être que je vous prête ma voiture?

— Non, je vous remercie.

— Elle est en réparation en ce moment.

— J'ai une traite à payer demain; il me manque trois cents francs: je viens vous les demander sans façon.

— Je vous sais infiniment gré d'avoir pensé à moi dans cette circonstance, dit Duru, l'air gêné.

— Je vous les rendrai dans quelques jours.

— La question n'est pas là.

— Je suis venu au plus près.

— Et vous avez bien fait. Vous me voyez désolé de ne pouvoir vous être agréable; j'ai envoyé tout mon argent disponible hier à mon beau-frère pour acheter une maison de campagne. Comme cela tombe mal! Croyez à tous mes regrets: c'est ma femme qui va être furieuse!

— Je regrette de vous avoir dérangé.

— Pas du tout! Vous auriez dû me prévenir. Si vous étiez venu hier; c'est toujours comme cela! Madame Savonot est toujours en bonne santé?

— Toujours, merci, dit Savonot qui se retire cruellement désappointé.

C'est donc vrai, se dit-il, on n'a des amis que lorsque l'on n'a besoin de rien.

Allons chez un autre.

Il se rend chez les Beauvert, des industriels.

J'espère que celui-là ne voudra pas me refuser, se dit Savonot.

C'est Mme Beauvert qui le reçoit.

— Monsieur Savonot! s'écrie-t-elle, je suis bien heureuse de vous voir. Nous parlions de vous avec mon mari, ce matin; il veut vous montrer des bi- belots qu'il a achetés.

— Beauvert n'est pas là?

— Non, mais il ne va pas tarder à rentrer. Peut- on savoir?...
— Je viens le prier de me rendre un petit service.

— Il sera enchanté de le faire.

— Je n'en doute pas. Il me manque trois cents francs pour payer une traite: je viens vous les em- prunter.

Mme Beauvert devient sérieuse.

— Comme c'est ennuyeux que mon mari ne soit pas là, dit-elle; je ne me m'occupe pas des affaires; je n'ai pas d'argent; vous savez, les femmes...

— Je comprends cela.

— C'est mon mari qui a la clef de la caisse. Je l'entends qui rentre; je vais le prévenir.

Elle court au devant de son mari.

— Monsieur Savonot vient l'emprunter de l'ar- gent, lui dit-elle à voix basse; dis-lui que tu n'en as pas.

— Tranquillise-toi, répond Beauvert.

— Trois cents francs! C'est louche.

Beauvert tend la main à Savonot.
— Ce cher Savonot; quel bon vent vous amène?
— Ce n'est pas un bon vent; je viens vous de- mander un service.

— Au contraire!

— Je viens vous prier de me prêter trois cents francs pour quelques jours.

Beauvert paraît désespéré.

— C'est comme un fait exprès! s'écrie-t-il: ma femme a payé sa couturière; il ne me reste pas cin- quante francs à la maison.

C'est toujours comme cela!

— C'est toujours comme cela, répète amèrement Savonot.

— Si vous étiez venu il y a deux jours, cela ne souffrait aucune difficulté. Je suis désolé de ce con- tretemps. Vous savez, mon cher Savonot, que ce sera toujours pour moi un véritable plaisir que de vous être agréable. Je ne peux pas vous offrir cin- quante francs.

— Je ne voudrais pas vous gêner.

— Ah! que je suis ennuyé!

— Je n'en doute pas; adieu, dit Savonot qui se retire accompagné par Beauvert, qui le comble de protestations d'amitié.

Savonot ne peut pas en croire ses oreilles; il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Il passe devant un grand restaurant dont il con- naît intimement le propriétaire; il est un de ses bons clients.

Allons voir Lefour, se dit-il; peut-être qu'il ne me refusera pas ce petit service.

Il est trois heures, le restaurant est vide; les garçons apprennent les tables pour le soir.

Mme Lefour est au comptoir.

— Monsieur Savonot, dit-elle; quel plaisir de vous voir; vous allez toujours bien?

— Très bien, madame, je vous remercie; mon- sieur Lefour n'est pas là?

— Il est à la cave; je vais le chercher.

Elle va trouver son mari.

— C'est monsieur Savonot, lui dit-elle; sans doute, il vient te commander un dîner.

Le restaurateur accourt.

Il serre les mains de Savonot.

— Vous voulez me parler? interroge-t-il.

— Je viens vous prier de me rendre un petit ser- vice en passant.

Lefour prend une attitude circonspecte.

— Mais, certainement, avec plaisir.

— Je viens vous demander trois cents francs pour quelques jours; j'ai une traite à payer.

— C'est de la déveine! s'écrie Lefour; il y a une heure, j'ai payé une traite, je n'ai plus d'argent et, vous savez, les affaires vont si mal.

— On ne mange plus? demande Savonot.

— Si, mais on ne fait plus d'extra; nous n'avons de bénéfices que sur les extra. Les temps sont durs.

— Je m'en aperçois.

— Si vous étiez venu seulement une heure plus tôt.

— Il faut toujours venir une heure plus tôt, dit Sa- vonot.

— Quand on veut rendre service, il y a toujours un empêchement.

— Toujours, répète Savonot; adieu!

Il va chez une dizaine d'amis, partout il éprouve un refus.

La bonne leçon, se dit-il; elle vaut bien trois cents francs.

Il heurte un promeneur sur le boulevard.

— Tiens, c'est Savonot, dit le promeneur; com- ment vas-tu?

C'est un ami de collège qu'il ne fréquente pas, un photographe.

— Tu ne viens jamais me voir, reprend l'ami; tu as de si belles relations que tu me laisses.

— Elles sont jolies les belles relations! s'écrie Savonot avec amertume.

— Tu as des ennuis?

Savonot dont le cœur déborde s'épanche dans le sein du photographe.

— Et tu n'as pas pensé à moi! il est vrai que je ne compte pas.

— Ne m'accable pas.

— Viens à la maison, ma femme sera bien con- tente de te voir; nous parlons souvent de toi. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas trois cents francs.

— J'allais emprunter cette somme à un établis- sement de crédit.

— Je ne te le permets pas.

Savonot suit le photographe, il habite une sixième; sa femme, une gentille petite brune, le reçoit cor- dialement.

Le photographe ouvre un secrétaire.

— Je savais bien qu'il y avait trois cents francs; prends-les, dit-il à Savonot.

— J'accepte, dit Savonot ému; tu es un ami, toi, je ne l'oublierai jamais.

Savonot a fermé sa porte; il ne reçoit plus que le photographe.

Eugène FOURRIER.

Le train le plus rapide du monde.

C'est le rapide de Paris à Amiens, — ainsi qu'il ré- sulte d'une étude publiée dans *The Engineer*, par un ingénieur anglais, M. Rous Marten.

Ce train couvre, en effet, une distance de 130 kilo- mètres en 1 heure 21 minutes, ce qui donne du 95 kilomètres à l'heure. Vient ensuite l'express de Paris-Saint-Quentin, qui met 100 minutes pour faire 152 kilomètres, et le rapide Paris-Bordeaux, qui ac- complit un trajet de plus de 580 kilomètres en 6 heures 42 minutes (arrêts compris).

L'Angleterre n'a rien qui égale ces vitesses fan- tastiques.

Au contraire, les trains d'Exeter à Londres ou de Douvres à Londres mettent aujourd'hui *plus de temps qu'il y a quinze ans* pour accomplir leur trajet.

D'après les calculs de M. Rous Marten, la plus grande vitesse des trains, il y a quinze ans, attein- dait 85 kilomètres à l'heure. Donc, en quinze années, on a obtenu un accroissement de vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Le tour du monde en trente jours.

Lorsque le chemin de fer transsibérien sera défini- tivement ouvert à la circulation, dans le courant de l'année 1901, voici, d'après le Ministère des voies et communications, de Russie, le nombre de jours qu'exigera le tour du monde par les moyens de lo- comotion rapide de terre et de mer.

De Brème à St-Petersbourg par chemin de fer; 4 jour et demi.

De Saint-Petersbourg à Vladivostock, par le trans- sibérien: 40 jours.

De Vladivostock, à San-Francisco, par paquebot: 40 jours.

De San-Francisco à New-York, par chemin de fer; 4 jours et demi.

De New-York à Brème, par transatlantique: 7 jours.

Cela ferait, au total, 33 jours.

Mais il faut tenir compte que ce calcul est fait en donnant au transsibérien une vitesse de 48 kilomè- tres à l'heure, qui sera un jour facilement doublée.

De sorte que, dans un avenir prochain, on pourra faire facilement, en 30 jours, le tour de l'hémi- sphère nord de notre planète.

Petits soupers.

L'autre jour, quelques amis se donnaient rendez-vous chez l'un d'eux.

— Eh bien, je vous attends dimanche, dit ce dernier, vous viendrez manger ma soupe, là, sans façon, « à la bonne franquette »: mon dî- ner de tous les jours; c'est bien entendu.

— Bien entendu, autrement nous n'accepte- rions pas.

Ceci amena tout naturellement la conversa- tion générale sur les bonnes habitudes d'au- trefois, où l'on s'invitait sans dérangement pour celui qui recevait, sans gêne pour celui qui était reçu.

Chacun reconnaît qu'aujourd'hui ce n'est plus ça, et qu'on ne sait pas faire la moindre invitation sans « mettre tout par les écuelles ». On vous dit: « C'est sans cérémonie, nous ne mettrons rien de plus que quand nous som- mes seuls, en famille ».

Sur ce, vous acceptez. Mais quand vous ar- rivez, vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'on n'a pas tenu parole, et qu'il y a tout un branle-bas dans la maison.

En ouvrant la porte, des fumets variés flat- tent votre odorat; le parquet des corridors est fraîchement ciré, tout y est en ordre; les vieux habits, les chapeaux, les cannes et les para- pluies, encore surpendus aux crochets dans l'après-midi, ont complètement disparu. Pas un coin sombre; des lampes partout; c'est une vraie illumination.